51.

~~FRC. 15305~~

Case
FRC
15421

5305

CLUB

National.

DISCOURS

Prononcé par le citoyen BRIVAL, *Repréſentant du Peuple, au Club national de Bordeaux, Département du Bec-d'Ambès, le 4e jour de la deuxieme Décade du mois Brumaire, de l'an ſecond de la République, une et indiviſible.*

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA SOCIÉTÉ.

CITOYENS,

NE croyez pas qu'en montant à cette tribune, j'aie le projet de réchauffer votre patriotiſme; mes Collegues ont tout fait, vous êtes maintenant à la hauteur des circonſtan-

THE NEWBERRY LIBRARY

ces et j'espere que désormais on pourra vous donner pour modeles. Un autre motif m'attire en ce moment : je viens vous dire de ne pas vous appitoyer sur le sort de vos ennemis. Comme vous, j'ai l'ame sensible ; mais plus à portée que vous de voir les maux qu'ils vous ont fait, sans cesse, j'ai devant les yeux le spectacle de dix mille patriotes égorgés le 10 Août ; sans cesse, j'ai devant les yeux le spectacle de deux cents mille patriotes égorgés sur les frontieres ou dans la Vendée, et je sais que vos ennemis intérieurs ont provoqué ce carnage; je sais que ce sont eux qui ont favorisé les émigrations; que ce sont eux qui ont accaparé et enfoui vos subsistances; que ce sont eux qui ont fait envahir notre territoire par les puissances étrangeres; que ce sont eux qui ont secouru les satellites des tyrans ; que ce sont eux qui vouloient livrer votre port et ouvrir les portes de votre ville aux Anglais : je sais, enfin, que si ces antropophages aspiroient à la douce satisfaction d'introduire les ennemis dans vos murs, ils se repaissoient, d'avance, du plaisir de livrer à leur fureur, à leur rapacité vos maisons, vos propriétés, vos femmes, vos enfans ; partager avec eux, vos tristes dépouilles, et s'abreuver, ensemble, de votre sang.

Je sais qu'à Lyon, huit cents femmes patriotes furent égorgées de sang-froid, parce qu'elles vouloient qu'on en ouvrît les portes aux armées de la République.

Je sais qu'à Toulon, un délégué du Peuple, un de ses plus fideles Représentans, a

été haché ; je sais que, dans cette même ville, six cents patriotes ont été enlevés, enchaînés, placés à ſond-de-cale d'un vaisseau, et j'ignore s'ils ont été égorgés, jetés à la mer, ou s'ils respirent encore.

Je sais, et vous savez mieux que moi, puisque vous en avez été témoins, puisque vous en avez gémi; je sais que dans vos murs la représentation nationale a été outragée.

Eh bien, Citoyens, les auteurs de toutes ces horreurs, ce sont les prêtres, les ci-devant nobles, les émigrés, les négocians, ou pour mieux dire les sang-sues publiques et les vils suppôts de tous les ennemis de la liberté.

Citoyens, il s'agit d'un combat à mort entre l'aristocratie et le patriotisme; il faut que tout soit libre sur le sol de la liberté, ou que tout rentre dans l'esclavage: voulez-vous courber de nouveau la tête sous le joug qui nous avilit pendant dix siecles? Voulez-vous encore payer les dîmes, les rentes, les corvées, faire fouler et dévaster vos moissons, conserver, au milieu de vous, les nobles, les ci-devant seigneurs, les agioteurs, toutes les sang-sues publiques, appitoyez-vous sur leur sort? Faites-leur rendre la liberté; mais avant, souvenez-vous que la cruelle *atropos* qui, sous le nom Corday, trancha le fil des jours de votre plus zélé défenseur, se présenta à lui sous les dehors d'une personne vexée et malheureuse, et que *Marat*, lui tendant la main pour la secourir, reçut, au même instant, le coup mortel de la part de cette tigresse. Souvenez-vous que *Lepelletier*, ce fidele Représentant, avoit péri d'une maniere aussi cruelle, parce

qu'il avoit concouru à la mort du tyran.

Vous savez, Citoyens, que tant que l'ariſtocratie et le fédéraliſme ont marché tête levée dans l'enceinte de vos murs, c'étoit le lion et la panthere qui renversoient, déchiroient tout ce qui entravoit leur marche; mais vous ne savez pas qu'à l'instant où le patriotisme a coupé leurs griſſes ensanglantées, ces bêtes féroces se sont transſormées en un serpent qui se gliſſe dans des sentiers obscurs et qui n'attend que le moment de piquer l'homme imprudent qui le réchauſſeroit dans son sein.

Ne vous y méprenez pas, Citoyens, toutes les caresses de vos ennemis sont des pieges, leurs présens, des poisons. Mes Collegues et un Comité de salut public vous ont déjà débarrassé de la plupart de ces ennemis; mais ne croyez pas que la terre que vous habitez soit totalement purgée. Des volcans sont sous vos pieds; prévenez-en l'explosion par de nouvelles arrestations. Auriez-vous oublié que les Languedociens, pour n'avoir pas arrêté, à temps, le cours de l'Epiſootie qui infectoit, il y a quelques années, leur province, furent obligés d'assommer tous leurs bestiaux? Et ne craindriez-vous pas d'être forcés de prendre un jour cette mesure? Elle seroit terrible, mais utile, cette mesure, puisqu'au même instant elle ſeroit disparoître, de la terre des vivans, tous les ennemis de la révolution.

Citoyens, ce n'est pas pour ranimer votre courage que je vous adresse ces paroles; je sais tout ce que vous avez fait, et tout ce que vous voulez faire; je n'ai point oublié ce que

vous fîtes dans tous les temps pour alimenter et défendre vos voisins ; il me semble, en ce moment, vous voir voler au secours de *Montauban*, et entendre, à la tribune de la Convention, le récit des victoires remportées par vos bataillons : mais, il faut le dire, si j'ai su, que trop éloigné du théatre de la guerre, peu accoutumés à voir les trahisons, vous ne vous êtes pas élevés, dans tous les temps, à la hauteur des circonstances, je sais que l'erreur fascina un moment vos yeux ; que ce ne fut qu'un instant de foiblesse, et que maintenant il suffit de vous montrer le péril et le remede pour employer utilement vos bras et votre ardeur.

Hé bien, Citoyens, le péril est au milieu de vous ! arrêtez et enfermez encore vos ennemis intérieurs ; le péril est aux frontieres ; c'est là qu'on égorge vos freres, qu'on viole leurs femmes ; volez à leur secours ; représentez-vous, sans cesse, ces meres désolées ; voyez leurs enfans égorgés entre leurs mains ; parcourez les champs jonchés de cadavres ; voyez-y les membres encore sanglans de vos freres, et sur-tout des bataillons de la Gironde, de ces bataillons principalement composés de vos parens, de vos amis, de vos voisins ; entendez les cris lugubres qui sortent de leurs tombeaux ; ils demandent vengeance ; ils vous disent : *nous sommes morts pour votre liberté, soutenez une aussi belle cause.*

Citoyens, la Patrie n'appelle en ce moment à son secours que les jeunes-gens non mariés ou veufs sans enfans. Hé bien, brillante jeunesse, remerciez la Patrie de ce

qu'elle vous appelle les premiers! dites*: nous ne tenons à d'autres liens qu'à ceux de la Patrie; nous volons à son secours.*

Et vous, que la foiblesse du sexe éloigne des combats; vous qui, peut-être, avez déjà fixé votre choix sur quelques-uns de ces guerriers, encouragez, s'il le faut, l'ardeur qui les anime; dites-leur : *volez aux combats; présentez-vous à l'ennemi; toutes les blessures que vous recevrez seront pour nous de nouveaux agrémens; nous les baiserons, ces blessures, nous les panserons.* Ce n'est pas tout, Citoyennes, puisque la foiblesse de votre sexe ne vous permet pas de participer à leurs victoires, à l'exemple de vos sœurs des Sociétés de l'Intendance et des Jacobins, employez vos doigts et vos talens à l'équipement de ces guerriers, et voyez-les partir avec cet œil sec et serein qui faisoit le caractere des *Romaines* et des *Lacédémoniennes* qui, comme elles, les armoient, équipoient et congédioient.

Oui, Citoyennes, dans ce moment vous n'avez d'autres freres, d'autres époux, d'autres amans que la Patrie; mais souvenez-vous que tant que ces jeunes héros combattront vous ne devez jamais demander s'ils vivent, mais s'ils ont vaincu.

Et vous, peres et meres, félicitez-vous d'avoir donné à la Patrie de zélés défenseurs; ne vous occupez d'eux que pour fournir à leurs besoins. Déjà mes collegues ont pris des précautions pour que les secours dûs aux parens de ses défenseurs soient exactement acquittés. Peres et meres, sœurs, femmes

et amantes, souvenez-vous qu'en perdant un fils, vous en acquérez dix; qu'en perdant votré époux, votre frere, votre amant, vous devenez l'épouse, l'amante, la sœur et la bienſaitrice de la Patrie.

Oui, je le répete : heureux les peres et meres; heureuses les épouses, les amantes les les sœurs qui peuvent dire : *j'avois des enfans, j'avois un epoux, j'avois un amant, j'avois un frere, ils ont verse leur sang pour la Patrie; cette Patrie est libre, et cette liberté deviendra celle du genre humain.* Qu'il sera doux pour eux de dire et de répéter sans cesse: *nous sommes les peres, nous sommes les meres, nous sommes les sœurs, nous sommes les épouses, nous sommes les amans de la Patrie; nous le sommes, car ce que nous avions de plus cher a cimenté de son sang cette liberté qui va faire son bonheur.*

Génie protecteur de cette contrée, versez ou entretenez dans le cœur de ceux qui l'habitent, l'amour de la Liberté, de l'unité, de l'indivisibilité de la République! rendez-moi témoin de leur union et de leur bonheur; faites enfin que, de retour sur les bords de la Seine, je puisse dire à ses habitans et à mes confreres, que ceux qui habitent les rives de la Garonne sont pénétrés des meilleurs principes; qu'ils ont banni pour jamais les aristocrates, les fanatiques, les modérés, les feuillans, les fedéralistes; que les repaires de ces scélérats sont totalement détruits; qu'en changeant de nom, les Girondins et les Gascons ont changé d'affections; qu'ils sont devenus de vrâis *Montagnards.*

LA Société, après avoir entendu la lecture du Discours du Citoyen BRIVAL, en a délibéré, à l'unanimité, l'impression.

YSABEAU, *Président*

PASLAN,
LAGRÈZE,
BERTHOUD,
PRADINNE,
Secrétaires.

A BORDEAUX,
De l'Imprimerie du Club national.

73